



**HAL**  
open science

## “ Retour sur “ General semantics ” de David K Lewis : cinquante ans après ”

Abdoulaye Ba

### ► To cite this version:

Abdoulaye Ba. “ Retour sur “ General semantics ” de David K Lewis : cinquante ans après ”. *Al-Mukhatabat. Trilingual Journal for Logic, Epistemology and Analytic Philosophy*, 2021. <hal-03833395>

**HAL Id: hal-03833395**

**<https://hal.science/hal-03833395v1>**

Submitted on 28 Oct 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

« Retour sur « General semantics » de David K Lewis : cinquante ans après »

Revue *Al mukhatabat*, n°40, octobre, 2021, p. 79-93, ISSN :1737-6432

Abdoulaye BA

*Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Archives Henri Poincaré-Philosophie et Recherches sur les Sciences et les Technologies, Nancy-Lorraine*

Résumé : Cet article porte sur « General semantics », la contribution majeure de David Kellogg Lewis en sémantique formelle des langues naturelles. Nous analysons les principaux concepts que l'auteur mobilise dans son traitement de la signification et mettons sa posture en lumière, en le faisant dialoguer avec Frege, Carnap et, surtout, Montague. Nous montrons en quoi il s'inscrit dans la sémantique formelle ainsi que son caractère original. Nous soulignons son apport et ses limites, en portant sur lui un regard à partir d'aujourd'hui.

Mots-clés : Sémantique formelle, Sens, Dénotation, intension, extension, catégories, indices, sémantique, grammaire catégorielle

Abstract : This paper deals with the question of meaning as it is handled in 'General semantics' by David K Lewis. I analyse the basic concepts the author uses in comparison to some other major authors in formal semantics such as Frege, Carnap and, mostly, Montague. Having a look back fifty years after the publication, I highlight its main achievements while taking into account the reasons that explain why in the first years it does not appeal much to the scholars, namely the linguists.

Keywords : Formal semantics, Sens, reference, intension, extension, categories, indices

### Introduction

« General semantics » fut publié dans un contexte particulier. La guerre linguistique<sup>1</sup> faisait rage et une grande méfiance régnait entre philosophes et logiciens d'un côté et, de l'autre, linguistes. Toutes les tentatives menées pour asseoir une sémantique à la mesure des percées réalisées en syntaxe<sup>2</sup>, de l'avis général, ne produisaient pas des résultats satisfaisants. Dans son article, Lewis

---

<sup>1</sup> Parfois employée au pluriel, l'expression « guerre linguistique » désigne une période de débats et de contestation qui couvre essentiellement les années soixante et soixante-dix aux Etats-Unis. Les principaux protagonistes sont d'anciens disciples de Chomsky qui se sont opposés à leur ancien maître à propos du rapport entre syntaxe et sémantique. Ces anciens élèves que sont George Lakoff et James Mc Cawley, entre autres, affirmaient que c'est à partir de la signification des mots que la structure grammaticale, c'est-à-dire la syntaxe, était donnée. Au contraire, Chomsky, à l'époque, disait que c'est cette structure qui fournissait l'accès au sens.

<sup>2</sup> C'est bien sûr une allusion aux travaux effectués (et aux résultats obtenus) par Chomsky sur la formalisation de la syntaxe.

s'en désolé et fait écho à ce sentiment en « répudiant » le système Katz-Postal, car ne prenant pas en charge selon lui, malgré son charme, la question essentielle à ses yeux : celle liée aux *conditions de détermination de la vérité*<sup>3</sup>. Aussi, peut-on comprendre que son objectif consiste dans « General semantics » à fournir une sémantique respectueuse de ces conditions et qui puisse en même temps résoudre un certain nombre de difficultés rencontrées dans l'analyse de la signification. Quelles sont les principales articulations de sa sémantique ? Comment faut-il la situer eu égard aux figures tutélaires de Frege et de Carnap ? Qu'y a-t-il d'original dans sa proposition ? Quel est son rapport avec Montague ? Quelle lecture peut-on en faire aujourd'hui, cinquante ans après sa publication ?

### 1-De Frege et de Carnap à Lewis

En insistant sur la question des conditions de vérité<sup>4</sup>, Lewis revendique sa filiation à Frege, à Carnap et à certains autres qu'il cite<sup>5</sup>. Que doit-il à Frege et à Carnap ? Qu'est-ce qui survit chez lui ? On commencera par dire qu'il est héritier de l'approche formelle qu'ils inaugurent en sémantique. Et cette question des conditions de vérité en est un aspect essentiel. Cette exigence rappelée par lui correspond à l'idée que c'est le sens d'une phrase (et sa saisie) qui nous indique les conditions dans lesquelles elle est vraie et qui donc nous donne sa Dénotation. De Frege à Carnap, l'idée continue son chemin et trouvera une formalisation plus élaborée avec les *descriptions d'état* carnapiennes, en plus de l'introduction (ou de la réintroduction) des concepts d'*intension* et d'*extension*.

Sous quelle forme cette idée s'incarne-t-elle dans « General semantics » ? Tout d'abord, nous observons que le Sens frégeen (*meaning* et non *sense* le vocabulaire de Lewis) garde toujours cette fonction de détermination de l'extension -qui correspond globalement à la Dénotation de Frege- des phrases, noms propres et noms communs.

We call the truth-value of a sentence the *extension* of that sentence; we call the thing named by a name the *extension* of that name; we call the set of things to which a common noun applies the *extension* of that common noun. The extension of something in one of these three categories depends on its meaning, and, in general, on other things as well (...)<sup>6</sup>. (Lewis, 1970, p. 23).

---

<sup>3</sup> «The truth-conditional tradition in semantics has its source in the work of those logicians and philosophers of language who viewed semantics as the study of the relation between language on the one hand and whatever language is *about* on the other (...). Barbara Partee (1997, p. 12.)

<sup>4</sup> 'My proposals regarding the nature of meanings will not conform to the expectations of those linguists who conceive of semantic interpretation as the assignment to sentences and their constituents of compounds of 'semantic markers' or the like'. Et plus loin à la même page: 'Semantic interpretation by means of them amounts merely to a translation algorithm from the object language to the auxiliary language Markerese. But we can know the Markerese translation of an English sentence without knowing the first thing about the meaning of the English sentence : namely, the conditions under which it would be true'. (Lewis, 1970, p. 18.)

<sup>5</sup> 'My proposals are in the tradition of *referential*, or *model-theoretical*, semantics descended from Frege, Tarski, Carnap (in his later work), and recent work of Kripke and others on semantic foundations of Intensional logic'. (Lewis, 1970, p. 19.)

<sup>6</sup> C'est l'auteur qui souligne.

Mais, ce *meaning* est moins contraignant ou moins décisif que le Sens de Frege. S'il détermine les conditions de vérité et donc donne accès aux extensions, il a besoin néanmoins d'être affiné et renforcé. Ainsi que le laisse entendre la fin de la précédente citation, il y a autre chose (d'autres choses) que le *meaning*, qui participe à la détermination de l'extension. Pour autant, il garde son importance<sup>7</sup> car, ainsi que l'auteur l'écrit à la page 25 dudit article, il apparaît comme le moyen terme entre ces autres choses et l'extension : 'Intensions, our functions from indices to extensions, are designed to do part of what meanings do. *Yet they are not meanings*; for there are differences in meaning unaccompanied by differences in intension'. Pour paraphraser Lewis, nous avancerons que c'est le *meaning* qui indique de quelle manière l'extension dépend de la combinaison de toutes ces autres choses (*It is the meaning which determines how the extension depends upon the combination of other relevant factors*). En ce sens, on semble renouer à nouveau avec la puissance de détermination du Sens de Frege.

Cependant, quelque chose d'autre est présupposé, qui détermine à son tour la façon dont ce lien entre le *meaning* et les *relevant factors* (facteurs pertinents) s'établit, qui nous indique comment se traduit cette dépendance. Ce quelque chose d'autre, ce sont les intensions qui sont des fonctions déterminantes des extensions. Sous cet angle, Lewis est plutôt plus proche de Carnap que de Frege, auquel il se réfère d'ailleurs explicitement quand il évoque les intensions qu'il définit comme suit :

Thus an *appropriate intension* for a sentence is any function from indices to truth-values; an *appropriate intension* for a name is any function from indices to things; an *appropriate intension* for a common noun is any function from indices to sets. The plan to construe intensions as extension-determining functions originated with Carnap (Carnap, 1947§ 40), and 1963). Accordingly, let us call such functions Carnapian intensions<sup>8</sup>.

Toutefois, tout en sollicitant le parrainage de Carnap, il le dépasse<sup>9</sup>. Car il y a un ensemble d'éléments qui traduisent une rupture entre lui et ce dernier et plus encore entre lui et Frege. Un de ces éléments qui incarnent cette rupture apparaît dans les propos précités : il s'agit des *indices* qu'on peut retrouver chez d'autres théoriciens de la sémantique formelle. Mais, par son foisonnement d'indications et de précisions, le système indiciaire lewisien semble unique.

En outre, dans les sémantiques de Frege et de Carnap, il existe une constante qu'on peut considérer comme le fil rouge permettant de se repérer de l'une à l'autre. Chez Frege tout comme

---

<sup>7</sup> 'Intensions, our functions from indices to extensions, are designed to do part of what meanings do. *Yet there are not meanings*; for there are differences in meaning unaccompanied by differences in intension'. (Lewis, p. 25). Nous soulignons.

<sup>8</sup> C'est l'auteur qui souligne.

<sup>9</sup> Il dit se placer finalement du côté de Montague. Nous le signalons ici en attendant d'y revenir dans le point suivant. Mais on peut déjà faire remarquer que c'est du côté de Montague, contre Chomsky, qu'il convient de situer Lewis ainsi qu'il le revendique lui-même. On peut lire dans une note de bas de page de Francesco J. Salguero Lamillar (2002, p.77) : « En effet, on peut dire que le but fondamental de la grammaire générative [de Chomsky] est de fournir un modèle de l'esprit humain. Alors que la CGT [grammaire générative et transformationnelle] a été conçue en fonction d'une base psychologique, la GM [grammaire de Montague] s'élabore par contre sur une base sémiotique, puisque Montague cherche à déterminer un modèle applicable à n'importe quel système linguistique, au sens large de système, de communication (formel ou naturel, humain ou non humain) ».

chez Carnap, une *théorie sémantique de la signification* se conçoit en tant qu'outil devant nous procurer les moyens de connecter la structure syntaxique et *formelle* des expressions linguistiques aux entités extra-linguistiques (le monde en premier) concrètes ou abstraites. L'une des caractéristiques essentielles de cette connexion est, ainsi, de produire *littéralement* les significations. En d'autres mots, le résultat de cette mise en relation entre entités linguistiques et entités extra-linguistiques est de générer, pour une expression considérée, son sens littéral. De façon incidente, cette posture participe de la volonté des deux auteurs d'extirper le Sens de la « tête » des individus, d'éviter toute possibilité d'entourer d'un voile de mystère psychique et individuel les significations. Lorsque Frege assure que le Sens (tout comme la Dénotation) n'est pas la représentation, c'est parce que pour lui la signification a nécessairement partie liée avec *l'objectif* et *l'extra-linguistique*. Carnap ne rame pas à contre-courant quand il insiste sur la nécessité à considérer les entités impliquées par les expressions comme réellement existantes, quoiqu'on ne doive supposer à leur égard rien de métaphysique. Ce réalisme des entités est condition de leur objectivité.

Lewis va plus loin et ouvre de nouvelles voies dans l'exploration de la sémantique en démultipliant les « ingrédients » ou les *arguments* qui participent à la génération de la signification. Nous revenons par ce biais sur ces *relevant factors* dont il a été fait mention tantôt et qui renvoient aux indices. Au risque d'être long, nous citerons presque en entier le passage de « General semantics » dans lequel il expose l'ensemble de ces indices :

First, we must have a *possible-world coordinate*. Contingent sentences depend for their truth value on facts about the world, and so are true at some possible worlds and false at others (...). Common nouns also have different extensions at different worlds; and so do some names (...).

Second, we must have several *contextual coordinates* corresponding to familiar sorts of dependence on features of context (...). We must have a *time coordinate*, in view of tensed sentences and such sentences as 'Today is Tuesday'; a *place coordinate*, in view of such sentences as 'Here there are tigers'; a *speaker coordinate* in view of such sentences as 'I am Porky'; an *audience coordinate* in view of such sentences as 'You are Porky'; an *indicated-objects coordinate* in view of such sentences as 'That pig is Porky' or 'Those men are Communists'; and a *previous discourse coordinate* in view of such sentences as 'The afore-mentioned pig is Porky. (Lewis, 1970, p. 24).

Le premier indice sur la liste (*possible world-coordinate*), *a priori*, n'a en soi rien de révolutionnaire. Il s'agit de la référence à un monde possible dont il faut postuler l'existence et qui représente l'univers dans lequel s'inscrira un discours quelconque et dans lequel celui-ci sera vrai ou faux. Cet univers du discours pour les phrases synthétiques est constitué de faits qui déterminent leurs valeurs de vérité. Il en ira de même pour les extensions des noms propres et des noms communs. On reconnaît ici, ne serait-ce qu'en partie, les descriptions d'état carnapiennes.

Par contre, à partir du deuxième, on commence à percevoir l'éloignement par rapport à Carnap. Lewis parle de trait contextuel concernant par exemple la phrase dont la valeur sémantique sera fonction des énonciations (*utterances*) dont elle pourra faire l'objet. En plus, ces énonciations sont corrélées à d'autres facteurs ou indices qui élargissent le spectre des conditions de vérité. Une énonciation est une énonciation en un *temps* ; en un *lieu* ; par *quelqu'un* ; pour un *auditoire* ; à propos de *quelque chose* ou d'individu(s) au sens large ; relativement à une prise de *parole antérieure*<sup>10</sup>. Nous pouvons, en guise d'exemple, dire : *Porky a aujourd'hui fière allure*.

Comme les descriptions d'état, ces indices *informent* les intensions. Ils nous indiquent quels éléments ou arguments sont mobilisés pour les produire et par ricochet pour fournir les extensions. Et l'auteur admet tout à fait cet air de famille à la page 23 de son article (dernier alinéa). Mais nous insisterons une fois de plus sur cette profusion d'arguments qu'il présente par le recours aux indices. Sur ce point, comme sur d'autres sur lesquels nous reviendrons à la section suivante, il est plus montagovien que carnapien.

Chez Carnap, la manière de concevoir l'intension et l'extension marque certes un « progrès » par rapport à Frege, mais on reste au bout du compte dans des structures aux propriétés assez générales. Et c'est d'ailleurs cette généralité qui a rendu possible la simplification et la « rationalisation » du couple frégeén (Sens et Dénotation). L'exemple en est donné par le passage direct à la classe pour les prédicats, grâce au recours à l'extension et sans le détour par le concept.

Toutefois, de façon inévitable, à côté de ses avantages indéniables (simplification et couverture plus étendue), la généralité sacrifie les subtilités et les variations auxquelles la signification est si sensible. Et c'est à peine nécessaire de préciser que dans les langues naturelles ces subtilités et variations sont foisonnantes et qu'elles en constituent même à bien des égards la caractéristique principale. La théorie sémantique proposée par Carnap nous semble donc moins bien taillée pour capturer ce trait des langues naturelles. Elle est encore trop *générale*.

Or, le recours aux indices apparaît comme un effort pour surmonter les « défauts » de ce formalisme, pour « coller » au plus près de la complexité de la signification des langues naturelles. Un indice est toujours un facteur de précision et d'enrichissement. Lewis saisit toute la mesure de la question en élaborant cette sémantique élargie afin de rendre compte au mieux de la signification.

Des questions peuvent cependant être posées, concernant le fait de savoir si Lewis reste encore ou non dans la sémantique formelle. La réponse est oui, car l'enjeu est chez lui comme chez

---

<sup>10</sup> 'We must have a *time coordinate*, in view of tensed sentences and such sentences as 'Today is Tuesday'; a *place coordinate*, in view of such sentences as 'Here they are tigers'; a *speaker coordinate* in view of sentences as 'I am Porky' or 'Those men are communists'; and a *previous discourse coordinate* in view of such sentences as 'The afore mentioned pig is Porky'. (Lewis, 1970, p. 24.)

Montague, à la suite des avancées effectuées par Tarski en résolvant certains paradoxes et surtout en proposant une théorie de la vérité et des modèles, de faire résolument ce pas vers les langues naturelles et, par voie de conséquence, de leur appliquer les outils formels. Lewis tient d'ailleurs à ce cadre formel dans la mesure où il n'entend pas verser dans des considérations psychologisantes ou sociologisantes dans « General semantics ».

Une objection serait de dire que la nature des indices convoqués pour explorer toute la subtilité sémantique des expressions donne à penser que ces considérations ne sont pas loin. Quand on tient compte des circonstances variées des situations de communication ou d'énonciation, n'est-ce pas la preuve qu'on est sensible à ces dernières ? On s'inscrit bien, il faut le dire, dans des contextes d'usage. C'est une nouvelle perspective qui est offerte aux héritiers de Carnap et de Tarski, qui trouvent là l'occasion d'éprouver dans un cadre plus complexe et plus réaliste la pertinence d'outils qu'une longue tradition philosophico-logique à aider à formaliser.

## 2-Montague et Lewis

Dans la perspective prise par la sémantique formelle dans la deuxième moitié du vingtième siècle, qui s'impose encore largement aujourd'hui et dans le cadre de laquelle on traite la question de la signification, Montague occupe une place fondamentale. Le simple fait de parler de grammaires, parfois même au singulier, de Montague pour nommer cette orientation des réflexions en est un puissant indicateur. Et, dans « General semantics », Lewis se revendique de cette filiation. Quel est son rapport avec Montague ? Qu'est-ce qui les différencie ? Pourquoi est-ce Montague qui s'est imposé finalement parmi les linguistes ? Qu'est-ce que cela nous révèle de Lewis et de sa posture ? Nous répondrons à ces questions en analysant trois aspects chez les deux : la proposition par Montague et Lewis d'un vocabulaire ou d'une syntaxe pour asseoir leur sémantique, la prise en charge du phénomène de la quantification et l'usage des indices. Commençons par un exposé des vues montagoviennes.

Dans 'The proper treatment of quantification in ordinary english'<sup>11</sup> (in Partee, 2002 [1973]), en abrégé PTQ, Montague nous présente sa syntaxe d'un fragment de la langue (anglaise) et les règles qui l'accompagnent ; une logique intensionnelle ; une traduction du fragment (et ses règles) dans cette logique et une application de cette traduction à des phrases en anglais. Dans ce vocabulaire, il y a les catégories de base que sont les deux types *t* et *e*. Le premier correspond à la

---

<sup>11</sup> Barbara Partee dit qu'il est l'article ayant eu le plus d'influence en linguistique et qu'il traduit l'esprit de la grammaire de Montague.

valeur de vérité ou à la phrase et le second aux constantes individuelles symbolisant des noms propres<sup>12</sup>.

Let  $e$  and  $t$  be two fixed objects (0 and 1, say) that are distinct and neither ordered pairs nor ordered triples. Then *Cat*, or the set of *categories* of English, is to be the smallest set  $X$  such that (1)  $e$  and  $t$  are in  $X$ , and (2) whenever  $A$  and  $B$  are in  $X$ ,  $A/B$  and  $A//B$  (that is,  $\langle 0, A, B \rangle$  and  $\langle 1, A, B \rangle$  respectively) are also in  $X$  (...). We regard  $e$  and  $t$  as the categories of entity expressions (or individual expressions) and truth value expressions (or declarative sentences) respectively. (Montague, 2002, p. 18).

A partir de ces types simples, la règle suivante permet de construire des types complexes : si  $A$  et  $B$  sont des types, alors  $\langle A, B \rangle$  (ou  $A \rightarrow B$ ) sont des types, ce qui revient à poser la fonction : à tout objet de type  $A$  on peut associer un objet de type  $B$ . C'est pour cela qu'on dit que le type  $\langle A, B \rangle$  est un type fonctionnel. Montague ajoute que  $A/B$  et  $A//B$  tout en assurant le même rôle sémantique, divergent quant à leur rôle syntaxique. Si, pour les deux expressions, il y a une combinaison avec une expression de type  $B$ , en résultera une expression de type  $A$ <sup>13</sup>. Certaines catégories syntaxiques qu'on a coutume d'avoir (tels que les syntagmes verbaux intransitifs et les syntagmes verbaux transitifs, les termes, les modifieurs, les noms communs) peuvent être construites à partir de ce qui précède.

Dix-sept règles syntaxiques allant de S1 à S17 sont ensuite présentées. Elles vont lui permettre, après un exposé de sa logique intensionnelle et de ses règles de traduction, de passer à l'exemplification avec un fragment. A propos de son langage intensionnel et de sa vertu à traduire adéquatement son fragment, il note :

The virtues of the present treatment can perhaps best be appreciated by considering particular English sentences and the precisely interpreted sentences of intensional logic that translate them. I shall give a list of such examples. It is understood that each English sentence listed below translates into some formula logically equivalent to each of the one or more formulas of intensional logic listed with it, and that every formula into which the English sentence translates is logically equivalent to one of those formulas. It should be emphasized that this is not a matter of vague intuition (...) but an assertion to which we have assigned exact significance in preceding sections and which can be rigorously proved. (Montague, 2002, p. 29).

---

<sup>12</sup>Galmiche (1991, p. 71) apporte cependant cette précision en disant qu'« Elle [la catégorie des noms propres] recouvre ce qu'on appelle couramment un SN [syntagme nominal] et regroupe aussi bien des expressions comme *un homme, tout homme, l'homme*, etc., que *Albert, Boris, Charles*, etc ». Il continue : « Comme on le voit, les noms propres sont promus au rang d'expressions complexes, c'est pourquoi ils ne correspondent pas directement à  $e$  ».

<sup>13</sup> Une expression de catégorie  $A/B$  est une « expression qui se combine avec une expression de catégorie  $B$  pour donner une expression de catégorie  $A$ , ce qui peut s'écrire :

(61)  $A/B + B = A$

(i.e. lorsqu'on associe un élément de type  $B$  à un élément de type  $A/B$ , on obtient un élément de type  $A$ . Plus loin sur la même page : « Ainsi, puisque  $t$  est une catégorie, et que  $e$  est une catégorie,  $t/e$  est une catégorie ; comme  $A$  et  $B$  sont des méta-variables (nécessaires à la récursivité),  $t/(t/e)$ ,  $(t/e)/(t/e)$ , etc., sont des catégories construites sur le modèle de  $A/B$  ». (Galmiche, 1991, p. 69-70). Et à la page 73, il y a cette autre précision que les noms communs sont de la forme  $t//e$  (correspondant à  $A//B$ ).

Dans un premier temps, pour pouvoir procéder à une comparaison ultérieure, il donne cinq phrases à structure extensionnelle en guise d'exemple, avec leur traduction. Ces phrases sont :

Bill walks

A man walks

Every man walks

The man walks

John finds a unicorn

Selon Montague, ces cinq phrases de la langue anglaise sont facilement traduites dans un langage extensionnel simple. Elles ne présentent pas d'ambiguïtés. Mais, il ajoute :

The next sentence, though superficially like the last, is ambiguous and has two essentially different symbolizations corresponding to the two analysis trees presented above; the first gives the *de dicto* reading; and the second the *de re*

La phrase en question, qui est la sixième sur la liste, est :

John seeks a unicorn<sup>14</sup>

Qu'en est-il de la syntaxe proposée par Lewis ? Dans « General semantics », après avoir montré ce qu'il désapprouve dans les systèmes sémantiques existant, il manifeste sa volonté, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, de s'inscrire dans le sillage de Montague, quoiqu'avec des différences. Il s'y attèle en nous présentant d'abord son vocabulaire catégoriel. Il nous dit :

A *categorial grammar* in the sense of Ajdukiewicz (...) is a context-free phrase structure grammar of the following sort.

First we have a small number of basic categories. One of these is the category sentence (S). Others might be, for instance, the categories name (N) and common noun (C). Perhaps we can get by with these three and no more; indeed Ajdukiewicz went so far to do without the category common noun. Or perhaps we might do better to use different basic categories; we will consider dispensing with the category name in favor of an alternative basic category verb phrase (VP), or perhaps noun phrase (NP). (Lewis, 1970, p. 20).

---

<sup>14</sup> "The source of the ambiguity of **John seeks a unicorn** will perhaps be clarified if we compare that sentence with the intuitively synonymous **John tries to find a unicorn** which contains no intensional verbs but only the extensional verb **find** and the "higher-order" verb **try to**. Here, though perhaps not in **John seeks a unicorn**, the ambiguity is clearly a matter of scope, and indeed depends on the possibility of regarding either the component **find a unicorn** or the whole sentence as the scope of the existential quantification indicated by a unicorn". (Montague, 2002 [1973], p. 30).

Il y a aussi l'élaboration de catégories dérivées<sup>15</sup> et la postulation d'une règle fondamentale régissant les relations entre ces catégories. Soit la structure libre suivante :  $c \rightarrow (c / c_1, \dots, c_n) + c_1 + \dots + c_n$  traduisant une catégorie quelconque. Après concaténation des catégories  $(c / c_1, \dots, c_n)$ ,  $c_1 \dots c_n$ , on aboutira à une catégorie de type  $c$ . En d'autres termes, pour obtenir la catégorie de base  $c$ , la catégorie  $(c / c_1, \dots, c_n)$  devra prendre comme arguments  $c_1, c_2$  et... ,  $c_n$ . Enfin, il y a la proposition du lexique suivant, qui selon lui n'est qu'une variante parmi les lexiques qu'on rencontre dans les grammaires catégorielles :

{	< a	(S/(S/N)/C)>	< pig	C >	}
	<believes	(S/N)/S >	<piggishly	(S/N)/(S/N)>	
	<every	/(S/N)/C>	<Porky	N >	
	<grunts	S/N >	<(Something	S/(S/N)>	
	<something	S/(S/N)>			
	<is	(S/N)/N >	<the	(S/(S/N)) /C>	
	<loves	(S/N)/N >	< which	(C/C)/(S/N)>	
	<Petunia	N >	<yellow	C/C>	

Ces catégories nous font remonter à Ajdukiewicz et, au-delà de celui-ci, à un autre logicien polonais qui fut le maître de Tarski, Leśniewski<sup>16</sup>. Ce dernier s'était engagé dans une catégorisation sémantique pour faire face aux antinomies logiques qu'à la même époque Russell tentait de surmonter par sa théorie des types<sup>17</sup>. En tant que catégories de base, Leśniewski évoque la proposition notée  $s$  et le nom désigné par  $n$ . En généralisant la formalisation, on notera  $c$  pour dire catégorie de base. Les catégories dérivées, qui représentent des foncteurs, quant à elles, prendront une forme fractionnaire avec des indices affectés à leurs dénominateurs pour indiquer les catégories auxquelles appartiennent les arguments nécessaires à la validation de la catégorie. Nous dirons avec

<sup>15</sup> 'Second, we have infinitely many *derived categories*. Whenever  $c, c_1, \dots, c_n$  ( $n \geq 1$ ) are any categories, either basic or derived, we have a derived category which we will write  $c/c_1 \dots$ '. (Lewis, 1970, p. 20).

<sup>16</sup> On remontera même à Husserl qui en est l'inspirateur, avec sa partition des expressions en catégorèmes et syncatégorèmes, les premiers étant autonomes du point de vue de la signification et les seconds ayant besoin d'être rapportés à d'autres expressions pour jouir du sens.

<sup>17</sup> Pierre Joray et Béatrice Godard-Wendling (2002, p. 28), écrivent : « L'entreprise de ce logicien [qu'est *Leśniewski*], essentiellement motivée par les risques que faisait peser sur les langages formels la découverte des antinomies, exerça toutefois assez rapidement un attrait hors du champ de la logique formelle de par sa proximité avec la conception traditionnelle de la grammaire en parties du discours ».

Michel Bourdeau (2002, p. 25) que, « de façon générale, une catégorie dérivée est ce qui s'applique à une catégorie donnée pour en produire une autre ». C'est cet héritage qu'assume Lewis. Pierre Joray et Béatrice Godard-Wendling (2002, p. 41) rappellent ce legs de la syntaxe proposée par Ajdukiewicz aux grammaires catégorielles en nous faisant savoir que leur paradigme gardera:

(...) (1) la dichotomie fondamentale qui oppose les catégories de base aux catégories de foncteur ( ou dérivées) ; (2) le caractère contextuel de la détermination catégorielle : (3) le mode de construction hiérarchique qui permet d'engendrer une infinité de catégories dérivées à partir d'un ensemble limité de catégories de base : et enfin l'idée qui était exprimée par le choix du terme de « catégorie sémantique », à savoir la décision théorique de construire des grammaires qui calculeront conjointement la bonne-formation syntaxique et sémantique des énoncés.

Du point de vue de la démarche et de la structure, il est aisé de voir que les syntaxes de Lewis et de Montague sont très largement comparables. Et, d'ailleurs, tous les deux continuent à se placer sous la bannière d'Ajdukiewicz. Nous avons par exemple des deux côtés des catégories (de base et dérivées) et une règle de base pour construire à partir de celles-ci des catégories plus complexes.

Leurs intentions sont également les mêmes. D'abord, ils poursuivent un objectif fondamental qui est de proposer un système sémantique formel<sup>18</sup> qui serait adéquat pour tout type de langage. Ensuite, ils veulent s'attaquer à un certain nombre de problèmes rencontrés dans le traitement des questions sémantiques tels que l'ambiguïté et la quantification dans les langues naturelles.

Mais, pour ce qui est de la quantification, les spécialistes considèrent que Montague a davantage apporté à la linguistique, en rappelant souvent l'état dans lequel on était dans les années soixante et soixante-dix à propos de cette question. A l'époque, on montrait que la signification peut rester inchangée quand on substitue des syntagmes nominaux employés dans une phrase **a** par d'autres syntagmes nominaux pour obtenir une phrase **b**. Mais, on échouait à garder le même sens si on essayait de faire la même chose avec des quantifieurs tels que « chaque » ou « tout le monde ». Nous en voyons l'illustration dans les exemples suivants donnés par Barbara Partee :

1-a-John wants to win

1-b-John wants John to win

2-a-Everybody wants to win

2-b-Everybody wants everybody to win

---

<sup>18</sup> 'I want to propose a convenient format for semantics general enough to work for a great variety of logically possible languages' (Lewis, 1970, p. 18).

Quand on considère 1-b et 1-a, on constatera qu'une opération de substitution de l'un par l'autre est possible sans que la signification ne soit affectée. Par contre, pour ce qui est de 2-b et de 2-a, le procédé ne fonctionne pas. En effet, en remplaçant 'John' par 'everybody' dans 2-a et 2-b, on remarque qu'on ne peut pas garder la même signification comme cela est possible dans 1-a et 1-b<sup>19</sup>. L'idée de Montague fut alors, pour lever la difficulté, de considérer que les syntagmes nominaux (catégorie dans laquelle on rangeait et les noms propres et les expressions comme « tout le monde », « chaque homme ») dénotent des quantificateurs. Ce recours à la quantification a permis d'éviter l'impasse dans laquelle se trouvaient à la fois sémanticiens générativistes et tenants de la théorie standard de Chomsky, avec en l'occurrence l'introduction de l'idée de propriété de propriété. Galmiche (1991, p. 88-89) écrit :

Dans le cadre qu'on a tenté d'installer, il n'est pas exclu de considérer des phrases comme *Chaque homme court* comme pouvant être ramenées à la structure sujet-prédicat, à condition, cependant, de se situer à un autre niveau, et d'admettre que les assertions de ce genre ne concernent pas directement des individus, mais des propriétés.

Ainsi, on peut considérer que notre proposition exprime un jugement à propos de « courir », et que ce jugement se vérifie à propos d'une autre propriété qui est **celle d'être « chaque homme »**.

La propriété « être chaque homme » sera alors cette méta-propriété qu'instancie la propriété « courir » qu'un individu quelconque peut à son tour exemplifier. Dans « General semantics », on voit que Lewis, lui aussi, a conscience du problème. Il aborde la question dans le point VII de son article. La question de départ qu'il pose, qui concerne les quantificateurs (*quantifier phrases*), est relative à leur place dans son système et au type d'intension(s) qu'ils peuvent avoir. Ce sont des expressions du type : « un porc » ; « la plupart des porcs » ; « dix-sept porcs », etc. On les combine avec les syntagmes verbaux pour former les phrases, comme on peut le faire avec les noms dans la mesure où le syntagme verbal est, dans son lexique, la catégorie dérivée S/N. Mais il considère que dans son traitement sémantique des noms ces expressions quantifiées ne sauraient faire office de noms<sup>20</sup>, car ne désignent rien en général<sup>21</sup>.

This treatment of quantifier phrases is motivated by a desire to handle simple sentences involving quantifier phrases as straightforwardly as possible, minimizing the use of transformations. But it raises problems. Quantifier phrases seemingly occur not only as subjects of sentences but also as objects of verbs or prepositions. And in their all roles –as subjects or as objects– they are interchangeable with names. That is why it is usual to have a category noun phrase comprising both quantifier phrases and names. (Lewis, 1970, p. 41.)

---

<sup>19</sup> En évoquant le même problème avec des exemples similaires, Galmiche (1991, p. 86) note : « Pour le syntacticien, (...) ce sont des syntagmes nominaux (...). Ces deux phrases doivent être construites sur le même schéma. Tout le problème est de savoir si cette construction syntaxique trouve sa correspondance naturelle sur le plan sémantique (...) ».

<sup>20</sup> C'est le même problème que relève Barbara Partee et qu'illustrent les exemples que nous lui avons repris.

<sup>21</sup> 'Quantifier phrases combine with verb phrases to make sentences (...). Names do this since the category *verb phrase* is the derived category S/N. But quantifier phrases cannot be names, under our semantic treatment of names, because they do not in general name anything'. (Lewis, 1970, p. 40).

En évoquant ce qu'il appelle la méthode opposée dans laquelle on assimile les expressions quantifiées à des noms pour constituer une catégorie indivise de syntagmes nominaux, Lewis dit qu'elle ne fonctionnera que si on renonce aux extensions et aux intensions de noms, telles qu'élaborées par Mates (1968) et Montague (1969 et 1970b). Mais, il y aurait un lourd prix à payer : cela équivaldrait à rompre avec la perspective prise par la sémantique formelle, sans garantie de bénéfices plus conséquents. Selon lui, un entêtement ne mènerait qu'à une absurdité, du genre de celle qu'on connut par le passé :

In the dark ages of logic, a story like this was told. The phrase 'some pig' names a strange thing we call the existentially generic pig which has just those properties that some pig has. Since some pig is male, some pig (a different one) is female, some pig is pink (all over), and some pig is grey (all over) the existentially generic pig is simultaneously male, female, pink and grey. (Lewis, 1970, p. 52.)

Terminons, comme annoncé, cette lecture croisée avec l'usage des indices chez les deux auteurs. En confrontant dans le point précédent Lewis à Carnap sur la question du rapport entre extensions et intensions, nous avons rappelé ce que le premier a dit devoir au second : l'idée que les intensions sont des fonctions déterminantes des extensions. Mais, sur la même question, Lewis indique aussi qu'il ne reprend pas tout à son compte. Il se déclare en faveur de Montague.

The plan to construe intensions as extension-determining functions originated with Carnap (...). Accordingly, let us call such functions *carnapian intensions*. But whereas Carnap's extension-determining functions take as their arguments models or state-descriptions representing possible worlds, I will adopt the suggestion (Montague, 1968, Scott, 1970) of letting the arguments be packages of miscellaneous factors relevant to determining extensions. (Lewis, 1970, p. 23-24).

Ainsi que cela a été également dit, ces 'packages of miscellaneous factors' sont les indices (qu'il a démultipliés dans son article). Par conséquent, on aurait pu s'attendre à ce qu'il eût assez tôt un écho parmi les linguistes sur ce point. Tel ne fut pas le cas. Pourquoi donc ce souci de l'indexicalité que manifeste au plus haut point l'auteur, et qui est une volonté d'ancrer le langage dans la pratique et les usages, n'a-t-il pas favorisé son accueil ? Une réponse possible serait de dire que non seulement Montague présente déjà de nombreux aspects intéressants pour les linguistes (la démarche et le traitement de la quantification entre autres), mais aussi il n'est pas resté silencieux sur les indices. Il reconnaîtra leur pertinence en insistant en particulier sur l'indice temporel. Quelle place donc, pour finir, faudra-t-il accorder à Lewis ?

### 3-« General semantics » aujourd'hui

Cinquante ans après la parution de « General semantics », qu'est-ce que la postérité en a conservé ? Sur quel(s) point(s) l'article a-t-il permis d'avancer concernant en particulier les rapports entre philosophie, logique et linguistique ? Dans *Gamut1* (1991, p. 23.), les auteurs, passant en revue les rapports entre les disciplines sus-mentionnées, reprennent un jugement qu'ils considèrent comme largement partagé, suivant lequel durant une bonne partie du XX<sup>ème</sup> siècle il n'y a pas eu de

circulation d'idées ou de concepts entre les deux premières et la dernière. Les philosophes n'étaient pas convaincus de trouver secours dans les langues naturelles pour la résolution des problèmes conceptuels auxquels ils faisaient face. L'idée communément admise alors était que les systèmes que constituent les langues naturelles étaient très lâches et insuffisamment structurés pour donner prise à un traitement rigoureux. Les linguistes, de leur côté, ne pensaient pas devoir attendre quelque chose du formalisme logico-philosophique<sup>22</sup>.

First philosophers did not believe they could solve philosophical problems just by turning to natural language (...). And second, there was the general idea that the propositions of linguistics are essentially different from those of philosophy and concern different kind of things. Linguistic propositions concern language, whether one or more specific natural languages or natural language in general. They are, then, empirical. Philosophical propositions, on the other hand, are not empirical<sup>23</sup>, since they are about concepts.

Les points de vue et la situation<sup>24</sup> allaient cependant changer, sous l'impulsion de Montague et avant lui de Bar-Hillel, en dépit du peu d'enthousiasme et de conviction manifestés auparavant par certains linguistes comme Chomsky<sup>25</sup>.

The arrival and subsequent success of transformational-generative grammar brought about a drastic change in the separate development of linguistics and philosophy. Initially it was the views about natural language held in analytic and later in more logical circles that were to change as a result of the innovations in linguistics. But toward the end of the sixties, partly as a result of the increasingly important role of semantics in transformational-generative grammar, logical and philosophical insights began to influence linguistics. (*Gamut1*, 1991, p. 22.)

Comment peut-on apprécier cette situation à partir de « General semantics » ? D'un point de vue général, on retiendra que tout comme les autres philosophes et logiciens s'occupant des langues naturelles, Lewis a aidé dans l'introduction et le développement du formalisme grâce justement au recours aux méthodes propres à la sémantique formelle. Mais, s'il nous faut, d'un point de vue particulier, mettre en relief son apport, la considération de la question de l'indexicalité (au sens large) s'impose. Il est connu qu'il n'est pas le seul à avoir exploré ou développer cette dimension des langues naturelles dans sa sémantique. Toutefois, la proposition qu'il a faite dans ce sens est singulière par sa systématité. A ce propos, nous nous demanderons: les indices ne sont-ils pas, eu égard à la linguistique, ce par quoi l'approche formelle lewisienne permet d'établir un

---

<sup>22</sup> Dans "The development of formal semantics in linguistics theory", in *The handbook of contemporary semantic theory*, 1997, p. 12), Barbara Partee rend compte du même état de fait : ' Before Montague, most logicians and most linguists (...) had agreed, for different reasons, that the apparatus developed by logicians for the syntax and semantics of formal languages was inapplicable to the analysis of natural languages. Logicians considered natural languages too unsystematic, too full vagueness, ambiguity, and irrelevant syntactic idiosyncracies to be amenable to formalization. Those linguists who took note of logicians' formalizations of the syntax and semantics of formal languages tended to reject the logicians' approach (...).

<sup>23</sup> On pourra penser à nouveau aux précisions de Lewis au début de son article, auxquelles nous avons déjà fait écho, lorsqu'il indique qu'il n'a nullement l'intention de s'inscrire dans la tendance empiriste chère aux linguistes.

<sup>24</sup> "The development of generative grammar have done a great deal to shape what logicians and philosophers make of natural language. But logical and philosophical insights have also been assimilated in linguistics. This is apparent from the increasing use of logical notation in the descriptive apparatus, now that semantics plays an increasingly important part in generative grammar". (*Gamut 1*, 1991, p. 24).

<sup>25</sup> "The original idea that natural language is too unsystematic and vague to be given a rigorous treatment is here at least being undermined. Furthermore, this seems to have been the first-ever defence of the application to natural language of the kind of semantic developed in logic. The linguists were not at all impressed. Chomsky's reply to Bar-Hillel, in "Logical syntax and semantics: Their linguistic relevance" (1954), was that a descriptive level, linguistics was in no need of logical methods and notions". (*Gamut1*, 1991, p. 22.) Des remarques semblables sont faites par Barbara Partee (1997, p. 12.)

pont avec la démarche empirique propre à la sémantique descriptive ? Si la réponse est affirmative (et elle l'est pour nous), quelles conséquences en tirer quant à un éventuel apport de Lewis aux linguistes ? Au moment où les linguistes semblaient être prisonniers de ce sentiment de devoir développer des approches plus ou moins en connexion avec les données empiriques, malgré les efforts appréciables dans la formalisation qui concernaient surtout la syntaxe, Lewis perpétuait une approche formelle dans le traitement de la sémantique qui avait un double attrait.

Le premier, c'était d'attirer l'attention sur le fait qu'une sémantique pertinente suppose la considération d'une théorie du sens et de la vérité telle que reproposée par Tarski. C'est l'exigence maintes fois reformulée par Lewis, qui a trait aux conditions de vérité, et qui n'a cessé d'être perpétuée en sémantique formelle depuis Frege. Le respect d'une telle exigence a en effet l'avantage d'assurer des critères d'universalité ou de généralité à une sémantique. Accéder au sens d'un énoncé ou d'une expression, c'est saisir sa vérité. Chez tous les auteurs des théories de la signification suivant peu ou prou l'impulsion frégréenne, il s'agit d'une thèse fondamentale.

Le second, relatif à l'usage des indices, est de fournir un trait d'union entre approche formelle et approche descriptiviste. Dans une sémantique formelle des langues naturelles qui ferait peu de cas de l'indexicalité, il pourrait toujours y avoir le sentiment qu'on est loin de la concrétude des usages. Même si le but visé, comme le rappelle Lewis, n'est pas de se soumettre à un empirisme linguistique, mais plutôt de proposer une sémantique générale pour des langages logiquement possibles.

Plus généralement, pour toutes ces trois disciplines que sont la philosophie, la logique et la linguistique, nous tenons Lewis comme faisant partie de ces *passseurs* qui, en franchissant les frontières, colportent avec eux ce qu'ils trouvent de meilleur sur les territoires arpentés. A la philosophie il a repris ce cadre conceptuel assez élargi qui lui a permis de brasser avec une grande liberté créatrice ce que d'autres ont confiné dans l'étroitesse d'une discipline particulière. A la logique (intensionnelle) il a emprunté la méthode pour éprouver dans toute leur fécondité des concepts dont l'ancrage philosophique assurait déjà l'architecture formelle.

Par ailleurs, il y a un lien très fort entre l'auteur et la dimension pragmatique du langage, qui représente à notre sens l'aspect majeur grâce auquel on peut mettre en relief les contrastes entre lui et la figure emblématique de Montague. Mais, il faudrait aussi dire un mot sur ce que notre auteur a éventuellement manqué de voir ou de considérer. En d'autres termes, quels sont, éventuellement, les limites ou les points aveugles de sa sémantique ? Cinquante ans après « General semantics », un dernier aspect qu'on peut évoquer concerne l'état et les nouvelles orientations de la sémantique. L'approche néo-frégréenne qui est celle de Lewis, appelée également théorie standard, aussi solide

soit-elle dans ses fondements, n'a pas empêché l'exploration d'autres pistes. La reconnexion avec Frege via le couple intension/extension, sur la base de l'argument que la valeur sémantique ne peut pas s'épuiser dans la référence directe, a été tout à fait féconde. Cependant, *la nouvelle* théorie de la référence directe fait voir que l'approche standard ne triomphe pas. Et ses tenants ne manquent pas d'arguments<sup>26</sup>.

« General semantics » ne fut donc pas le dernier mot à propos de la sémantique. Cependant, conformément aux considérations qui furent les nôtres dans cet article, et sur la quintessence desquelles nous revenons dans la conclusion, il a été une contribution majeure dans le mouvement de prise en charge de la question de la signification. Lewis, tout autant que Montague, a eu une bonne intuition des problèmes et des enjeux liés à la question de la signification. Mieux, il a proposé des solutions et fut même, d'après Barbara Partee, inspirant pour Montague. Il n'a pas été ce compagnon de route qui s'est contenté de se « faire remorquer » en suivant le convoi. Il faut donc reposer la même question. Pourquoi est-ce Montague qui s'imposa largement parmi les linguistes ?

Dans 'The development of formal semantics in linguistic theory' ([1996], 1997), Barbara Partee avance un certain nombre de raisons qui justifient l'adoption des idées de Montague par la communauté des linguistes. Une première, d'ordre technique ou méthodologique, est liée à la façon dont il a exposé ses idées, et dans laquelle se sont reconnus les linguistes. Si, selon Partee, les linguistes ont trouvé des accointances entre Montague et eux, c'est parce que cette technique consistant à exposer et à analyser rigoureusement un aspect de la langue naturelle leur était familière. Et il est vrai que dans l'exposition de ses idées, Montague est un exemple de rigueur et de parcimonie. Beaucoup de linguistes et de lecteurs, non habitués à son formalisme logique poussé peut-être à l'extrême, ont pu en être déboussolés. Cependant, il a l'avantage d'aller droit au but et de ne pas compliquer inutilement son propos avec trop de détails et de prose. Or, il nous semble que Lewis, en proposant sur beaucoup de points la même perspective, prête parfois le flanc à cause de la profusion des détails.

Un autre argument, plus décisif à notre sens, est que Montague a eu la bonne idée (et les moyens) de décliner systématiquement ses propositions dans une logique intensionnelle taillée pour la circonstance. Lewis aurait-il alors raisonné plus en philosophe qu'en logicien ? Nous laissons la réponse en suspens.

---

<sup>26</sup> On peut voir l'exposé et le commentaire de Rebuschi (2008, p. 56 et sq).

## Conclusion

« General semantics » fait partie de ces écrits qui marquent de leur empreinte plusieurs domaines de connaissance(s). Sa publication dans l'ambiance des années soixante-dix dans le cadre des réflexions sur la logique, le langage et les questions de syntaxe et de sémantique, en suivant un mouvement largement initié par des auteurs comme Montague, a contribué à montrer la pertinence de l'approche véri-conditionnelle pour affronter le problème de la signification en général<sup>27</sup>. En nous replongeant dans cette atmosphère, nous avons rappelé la constante défiance de son auteur vis-à-vis des sémanticiens générativistes à qui il reproche de n'avoir pas fait grand cas de la question des conditions de vérité et de n'avoir pas fourni par la même occasion des critères objectifs pour s'assurer du sens. Conformément à cette tradition solidement ancrée en sémantique formelle, il n'y a pas selon lui de chance de parvenir à savoir de quoi on parle dans une telle situation. L'approche véri-conditionnelle gagnera en importance et suscitera peu à peu l'intérêt des linguistes. Après des réactions plus ou moins défavorables, liées soit à un simple scepticisme (Chomsky), soit à un « inconfort » dû à la prétendue sécheresse des méthodes et procédés formels d'exposition, le vent tourna progressivement en faveur de ceux-ci. Cette inscription de la sémantique lewisienne dans la thèse de la véri-conditionnalité est une épine dorsale et un élément structurant de son article. L'une des conséquences d'une pareille attitude a été pour lui de marquer sa distance par rapport aux interprétations psychologisantes ou sociologistes de la signification. Pourtant, tout en étant un partisan de la véri-conditionnalité et un auteur de premier plan dans l'usage et l'application de l'analyse formelle en sémantique, on décèle chez Lewis, plus que chez tous les autres qui épousent cette démarche, une forte conscience du caractère presque rebelle des langues naturelles. Donc, au bout du compte, la signification c'est aussi pour lui l'usage ou les usages. Sous cet angle, il rappelle les préoccupations de Wittgenstein, avec cette particularité (grâce à cet attachement au formalisme et à la véri-conditionnalité) qu'il ne tombe pas dans le vertige de la revendication tous *azimuts* de ce principe<sup>28</sup> qui a pu parfois mener à la perte ou au bannissement de toute règle dans la détermination du sens.

---

<sup>27</sup> 'I want to propose a convenient format for semantics general enough to work for a great variety of logically possible languages' (Lewis, 1970, p. 18).

<sup>28</sup> « Ce slogan a longtemps été utilisé pour qualifier ou pour nuancer à peu près n'importe quelle position sémantique qui osât assigner un contenu sémantique *déterminé* aux diverses expressions d'une langue. On a même vu certaines personnes qui, croyant que c'était aller trop loin que d'affirmer à la fois que la signification est l'usage *et* que les énoncés ont un contenu déterminé, se contenter d'opter pour une théorie « existentialiste » de la signification. La signification étant l'usage, raisonnent-ils, et l'usage pouvant après tout être modifié par un simple acte de la volonté libre de l'agent linguistique, la signification peut, elle aussi, être modifiée de la même manière ». (Alain Voizard, 2001, p. 396.)

## Références bibliographiques

- Bourdeau Michel, 2002, « La genèse des grammaires catégorielles et leur arrière-plan logico-philosophique : quelques remarques », in *Les grammaires catégorielles*, Paris, Larousse/VUEF, p. 13-27.
- Briscoe Ted, 2001, *Introduction to formal semantics for natural language*, <https://www.cl.cam.ac.uk>. Dernière consultation, le samedi 18 juillet à 11h07.
- Carnap Rudolph, 1997 [1947], *Signification et nécessité [Meaning and necessity]*, Paris, Gallimard.
- Frege Gottlob, 1971[1918-1919] « Recherches logiques », in *Ecrits logiques et philosophiques*, trad. de Claude Imbert, Paris, Seuil, p. 170-234.
- Frege G., 1971 [1892], « Sens et dénotation », in *Ecrits logiques et philosophiques*, trad. de Claude Imbert, Paris, Seuil, p. 102-125.
- F. G., 1971 [1882-1883], « Sur le but de l'idéographie », in *Ecrits logiques et philosophiques*, trad. de Claude Imbert, Paris, Seuil, p. 70-79.
- Frege G., 1969 [1883], *Les fondements de l'arithmétique*, trad. de Claude Imbert, Paris, Seuil.
- Galmiche Michel, 1991, *Sémantique linguistique et logique. Un exemple : la théorie de R. Montague*, Paris, PUF, Coll. Linguistique nouvelle.
- Galmiche Michel, 1977, « Quantificateurs, référence et théorie transformationnelle », *Langages*, n° 48, 1977, p. 3-49.
- Gamut1, 1991, *Logic, language and meaning. Introduction to logic*, The University of Chicago Press and London.
- Joray Pierre, Godard-Wendling Béatrice, 2002, « De la théorie des catégories sémantiques de Leśniewski à l'analyse de la quantification dans la syntaxe d'Ajdukiewicz », in *Les grammaires catégorielles*, Paris, Larousse/VUEF, p. 28-50.
- Lamillar Francesco J. Salguero, 2002, « Grammaire de Montague, catégories et types : une présentation des théories actuelles en sémantique et en interprétation du discours », in *Les grammaires catégorielles*, Paris, Larousse/VUEF, p. 76-92.
- David Lewis, 1970 « General semantics », *Synthese*, 22, p. 18-67.
- Montague Richard, 2002 [1973], 'The proper treatment of quantification in ordinary english' in Barbara Partee, *Formal semantics. The essential readings*, Wiley Blackwell, p. 17-34.

-Montague R., 1974, *Formal philosophy*, Yale University Press.

-Partee H Barbara, 1997, [1996], 'The development of formal semantics in linguistic theory', *The handbook of contemporary semantic theory*, edited by Shalom Lappin, Blackwell Publishers, p. 11-37.

-Rebuschi M., « Sémantique », version Grand Public, dans M. Kristanek (dir.), 2017, *l'Encyclopédie philosophique*, URL: <http://encyclo-philosophie.fr/semantique-gp/>. Dernière consultation le samedi 18 juillet à 11h 15.

-Rebuschi Manuel, 2008, *Qu'est-ce que la signification ?*, Paris, Vrin.

-Voizard Alain, 2001, « Une interprétation de « la signification est l'usage », *Philosophiques*, Vol. 28, numéro 2, p. 396-410. Accessible en ligne sur [https : //id. erudit.org](https://id.erudit.org). Dernière consultation le samedi 18 juillet 2020 à 11heures.